

« **Les phrases qui boitent** », Marion Hérold, Chronique, Le Monde, 7 août 2019.

Marion Hérold est chef du service correction du "Monde"

La langue prend l'air (2/6).

Pléonasmes, fautes de grammaire ou de construction courantes, tournures fautives, les préférées des correcteurs.

Chronique. « *Elle s'est rappelé soudain de son rendez-vous. Son ressenti fut qu'il fallait mieux essayer de pouvoir être à l'heure. Car c'est de ça dont on lui tiendrait rigueur, son retard, vu qu'on avait enjoint l'autre d'être ponctuel. Elle n'avait pas prévu ça d'avance et était partie sans compter avec cette dépense, mais, aussitôt installée dans le taxi, celui-ci démarra et le rendez-vous était rien moins que sauvé !* »

Voilà un mélange de quelques fautes de grammaire ou de construction courantes, certaines indémodables et d'autres plus récentes.

Pour les indémodables, je dirais qu'il suffit souvent de se souvenir (de) ou de se rappeler (tout court) certaines bonnes vieilles règles, celles que l'on oublie, hélas, dans le feu de la conversation courante. Ou d'apprendre par cœur, pourquoi pas ?, certaines tournures compliquées, qui semblent nous attirer malignement du fait même qu'on sent le piège (« enjoindre » n'est pas transitif direct ; dire de quelqu'un qu'il est « rien moins » que courageux signifie qu'il est peureux).

Le langage parlé déteint sur l'écrit

Le pléonasma, quant à lui, fait partie aussi des classiques (prévoir d'avance, monter en haut...). Mais la mode est aux pléonasmes que je nommerais « de précaution » ou, pardon du cliché, « politiquement corrects » : le « moyen de pouvoir », l'« ambition de vouloir », la « possibilité d'être capable »... Toutes ces expressions suggèrent que l'essentiel est dans le travail intérieur de conditionnement, lequel devrait bien finir par être récompensé.

Et puis le langage parlé déteint sur l'écrit. Il l'a toujours fait, certes. Mais, depuis quelques années, le direct contamine à ce point l'indirect qu'on entend et qu'on peut même lire des « je me demande qu'est-ce que ça veut dire », « je ne sais pas qu'est-ce que je ferais si... ».

Le passage d'une catégorie grammaticale à une autre (appelé « hypostase »), généralement d'un participe passé ou d'un adjectif à un substantif, n'est pas récent non plus. Mais, quand en surgit un nouveau, comme le « ressenti » (entré en 2012 dans Le Petit Robert et en 2014 dans Le Petit Larousse), très prisé des présentateurs de la météo, et qui prend la place du « sentiment » ou de l'« impression », on s'interroge : pourquoi pas le voulu, le pu ?

On me dira : les bonnes vieilles règles de grammaire et d'orthographe, d'accord, mais chacun sait que la langue est sujette à fluctuations et changements. C'est vrai, et l'argument revient toujours lorsque les querelles sur ce thème deviennent trop vives : nous songeons par exemple au débat sur la féminisation des métiers et fonctions ou sur le point médian (voir supplément « Idées » du *Monde* daté 25 novembre 2017).

Dans le cas précis de notre « c'est de ça dont », en relisant récemment *La Princesse de Clèves*, de Madame de La Fayette, je suis tombée plusieurs fois sur la tournure « fautive » : la règle n'était pas encore fixée au XVII^e siècle.

Enfin, la rupture de construction (« elle sauta dans un taxi avec le rendez-vous... ») reste une des fautes que les correcteurs préfèrent. Ils y voient un avatar de la classique anacoluthie, comme un clin d'œil que la phrase leur destinerait, par-delà les temps et les modes. Le correcteur est par essence conservateur, dit-on.

« **Les phrases qui boitent** », Marion Hérold, Chronique, Le Monde, 7 août 2019.

« **Les phrases qui boitent** », Marion Hérold, Chronique, Le Monde, 8 août 2019.

La langue prend l'air (3/6).

Lieux communs et expressions toutes faites mettent de la couleur dans la langue.

Chronique. « *Le président, qui avait pourtant coché toutes les cases, s'est trouvé finalement au pied du mur, en compagnie de son deuxième bras droit. Et ce ne sont pas eux qui vont essayer les plâtres : libérer la parole, oui, mais il faut aussi faire bouger les lignes une fois que tous les sujets sont sur la table. Leurs propositions sont cousues de fil blanc. Mais quel bras de fer en perspective ! Et la quête du Graal ne s'arrêtera là pour personne, car personne ne verra pour autant le bout du tunnel.* »

Jamais bien sûr nous n'avons le plaisir, ou le déplaisir, de lire un passage qui contiendrait autant de belles images, de clichés, de lieux communs, d'expressions toutes faites. Mais avouons qu'on les trouve partout, ces cerises sur le gâteau, ces pierres dont on fait deux coups, ces sonnettes d'alarme qu'on tire, ces épées de Damoclès...

Pourquoi cette propension à utiliser des images plutôt que des termes propres ? Pourquoi « bras de fer » plutôt qu'« affrontement » ou « confrontation » ?

D'abord, ces expressions sont compactes, pratiques, parlantes : l'auteur est pressé, prend ce qui lui vient à l'esprit, sans réfléchir à plus de précision. Par là même, elles écrasent le sens, sont un frein à l'analyse en interdisant la nuance.

Certains pensent que leur emploi dans le journalisme participerait d'un phénomène idéologique ou politique. Citons la revue *Protée*, [publiée par le site Erudit20](#) : « *Selon Patrick Imbert, auteur de L'Objectivité de la presse : le 4^e pouvoir en otage (Hurtubise, 1989), le recours à des "concaténations figées de mots" n'est pas gratuit : il sert à consolider le statu quo.* »

Un fonds d'ordre imaginaire

En même temps, le même Patrick Imbert formule une autre hypothèse : « *Toutefois, une réflexion d'ordre linguistique sur la fonction cognitive du cliché montre que tout ne se réduit pas à la prise en otage de la presse par l'autorité établie. Nous posons que la perméabilité du texte journalistique aux clichés, loin de désinformer en "génér[ant] le sommeil" (ibid.), rend possible la transmission du message au lecteur en le lui rendant intelligible grâce au recours à un fonds linguistique partagé.* »

Nous estimons quant à nous qu'il ne s'agit pas seulement d'un fonds linguistique, mais d'un fonds d'ordre imaginaire construit sur le précédent. Si le journaliste va spontanément vers ces images, c'est aussi parce qu'il partage avec le lecteur une certaine affection pour elles, une espèce de rapport enfantin qui les lie : on est presque dans une bande dessinée, le lecteur voit le président assis au pied de son mur, genoux au menton, l'air fatigué.

Le cliché est bien sûr aussi sujet aux modes. Certains ne sont plus guère utilisés et ont retrouvé une part de fraîcheur : ce loup blanc qui a déserté nos climats, ce taureau qu'on ne prend plus par les cornes, pas plus qu'on ne verse du sel sur les plaies (alors que de l'huile sur le feu, ça oui), plaies dans lesquelles on peut encore remuer un couteau par-ci par-là. Mais on n'est plus guère fine mouche.

Pour finir, constatons que ces clichés que l'on conspu, quand ils ont disparu, on les regrette un peu. Ils mettent tant de couleur dans la langue... Pour peu qu'on ne reste pas toujours dans les mêmes images, mais qu'on puise dans leur jolie diversité.